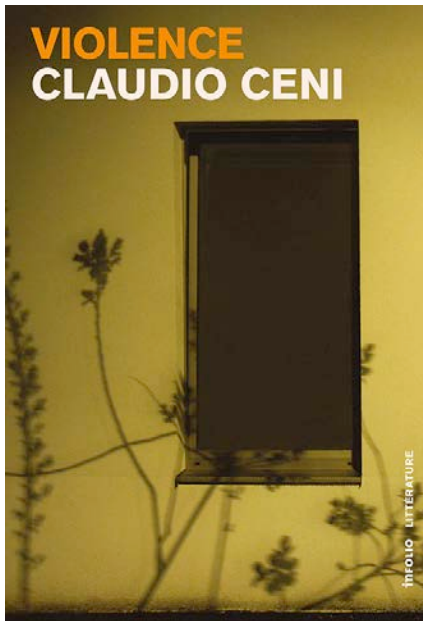


LE ROMAN DES ROMANDS EDITION 2016_2017

DOSSIER
PEDAGOGIQUE
POUR LA 8ème EDITION



CLAUDIO CENI

Violence, éditions Infolio, 410 pages

Brève biographie

Claudio Ceni est né en 1965 à Lausanne. Il est Italo-Suisse. Après un apprentissage de graphiste, il a ouvert son propre atelier et s'est installé comme indépendant, en même temps qu'il était chargé de cours à l'ERACOM. En 2003, il a quitté l'enseignement pour se consacrer à l'écriture, sa passion de toujours. Elle aboutit, en 2004, à une pièce de théâtre, *Cafeteria*. Après *Ultime adresse*, déjà paru aux éditions Infolio, *Violence* est son deuxième roman.

Le point de vue du comité de lecture

« *C'est l'essentiel de mon travail. L'alcool, les stupéfiants, la misère morale et matérielle ne sont que des symptômes. Si tu grattes un peu, le point de convergence de toutes ces existences, c'est une solitude écrasante. La véritable violence est là, dans l'abandon des autres, le sentiment d'exclusion, et ça concerne absolument tout le monde. Un jour ou l'autre. J'en fais modestement l'expérience en ce moment.* » (45, p. 345) C'est Jeanne Sénéchal, jeune psychologue du travail chez Galenis (toute allusion à une entreprise pharma en -is du côté de Prangins est certainement fortuite), qui résume à son nouveau compagnon Tony Suter, 42 ans, à la situation pourtant très confortable, l'essence de ce texte haletant et puissant. Le roman, à la construction parfaitement maîtrisée, commence par l'enterrement de Jeanne, entrée dans la vie de Tony par le petit écran. Le visage

de Jeanne devant la caméra dans la cour de l'usine perturbe Tony, déjà passablement accablé par les « soucis » tant familiaux que professionnels. C'est que l'usine est en grève, que la jeune femme vient d'être « remerciée » comme nombre de ses collègues. La violence de cette scène ramène Tony à la dure mais parfois prometteuse réalité, violence des sentiments dans cette passion qui naît du chaos, violence des rapports humains, ceux entre hommes et femmes, entre parents et enfants, entre employés et patrons, au temps du règne de la société capitaliste. Violence de cette mort aussi injuste qu'inexpliquée. Dans ce deuxième roman, Claudio Ceni aborde avec justesse les problèmes de notre époque : l'hyperconnexion, les enfants à haut potentiel, les mouvements de contestation, la sécheresse des rapports humains, la cruauté d'une société axée sur la compétitivité et l'argent.

Jacques Troyon

Verbatim

« Le conflit social rappelle celui vécu chez Novartis à Nyon-Prangins en 2012. La violence des sentiments se mêle à la violence de l'environnement économique et social. »

L'agefi

« La violence qui se dessine dans ce deuxième roman de Claudio Ceni, ce n'est pas celle qui vient à bout d'une misérable chemise. C'est celle qui démolit méthodiquement le monde et tout ce qui s'y trouve, pour le seul profit d'une bande de sales gosses incultes qui ne savent même plus ce qu'ils font ni pourquoi ils le font. Tensions sociales, folie ambiante, perte de contrôle, dépersonnalisation, désespoir, oui, on trouve tout cela chez nous. »

Sébastien Dieguez, *Vigousse*

« Alternant les scènes domestiques familiales, celles plus sociétales, et l'intimité des personnages, Claudio Ceni signe avec ce livre la brillante description d'une société en mal d'authenticité, écartelée entre réalisation de soi-même et culpabilité altruiste. Une analyse subtile, des personnages attachants et tangibles, une écriture élégante et musclée, des faits basés sur une réalité décryptée avec clairvoyance. »

<https://culturieuse.wordpress.com>

Quand j'avais 17 ans... par Claudio Ceni

Blitzkrieg Bop

C'était l'époque où tout le monde avait dix-sept ans. La vie s'annonçait effrayante et douce. Le village de notre enfance disparaissait peu à peu, enseveli sous la banlieue qu'il était condamné à devenir. C'était un temps débordant de musique, de nuages de cigarettes, de discussions passionnées. Un temps où l'amitié était tout, où l'on se connaissait depuis toujours. Des filles mystérieuses et braves s'approchaient de nous un sourire moqueur aux lèvres, la tendresse enfouie au cœur. On plissait les yeux derrière un écran de fumée, indifférents, pour ne pas pleurer.

La solitude n'existait pas. Être ensemble était la force qui nous menait. Les nuits d'été, on se réunissait autour de grands feux sur la plage, les soirs d'hiver au fond des auberges. On s'étripait pour des idées, un livre, un film, tel ou tel courant musical, puis le seul bonheur d'exister nous réconciliait.

J'ai oublié comment l'idée de fonder un groupe nous est venue. Nous étions cinq. Amis depuis l'enfance. Seuls deux d'entre nous étaient musiciens, mais cela ne nous arrêta pas. On allait travailler pour s'offrir des instruments, aménager un local de répétitions, apprendre la musique, donner des concerts, enregistrer un disque — et séduire des tonnes de groupies. Dans cet ordre.

Après quelques mois d'efforts, nous étions capables de massacrer avec enthousiasme plusieurs titres des Ramones. Mon absence totale de dons musicaux était si éclatante que je fus proclamé chanteur à l'unanimité ; je me retrouvai ainsi à hurler dans un micro des paroles que je ne comprenais pas.

La première année tituba entre pétitions et répétitions. Plusieurs voisins tentaient de nous faire interdire l'accès au poulailler qui nous servait de local. La porte tapissée de cartons d'oeufs subissait leurs coups furieux d'un côté et, de l'autre, la puissance des amplis Marshall poussés à fond. On se prenait en photo dans le cimetière, arborant des moues récalcitrantes de rockstars consumées.

Puis les journaux publièrent une image que personne ne parvenait à déchiffrer. Les flics avaient passé la nuit à sonner aux portes, réveillant tout le monde pour demander, votre fils est-il rentré ? Ils n'arrivaient pas à identifier les corps. Ils pleuraient. Même la voiture avait disparu, il n'en subsistait qu'une abstraction carbonisée le long d'un mur d'autoroute. Personne ne semblait en mesure d'indiquer qui était monté dans cette voiture, qui avait pris le volant, qui en était descendu au dernier moment pour choisir un autre véhicule. C'était un retour de concert, un samedi soir, en été.

On me demanda de rédiger un éloge funèbre pour le journal communal. Je m'y appliquai durant des jours et des nuits, tentant de contenir ma rage. Aujourd'hui, seule la dernière phrase de ce texte me reste en mémoire. Il s'achevait par ces mots : « Dormez en paix, braves gens, l'ordre règne au village. » L'article fut bien sûr refusé avec indignation.

Quelques semaines plus tard, je déménageai pour m'installer en ville. De toute façon, plus personne n'avait dix-sept ans.

(Claudio Ceni a eu 17 ans en 1982.)



Le portrait chinois

Vous êtes un tweet en 140 caractères max.

Aucune chance

Vous êtes un incipit plus ou moins célèbre.

« Ouah ! Ouah ouah ! OUAH ! OUAH ! » Henry Miller, *Nexus*

Vous êtes un livre à ne pas mettre entre toutes les mains.

Le Code de la route

Vous êtes un livre de chevet.

En marge, autobiographie de Jim Harrisson

Vous êtes une application mobile idéale.

Un système d'électrochocs destiné à ceux qui parlent fort en public

Vous êtes un mot à la mode insupportable.

Ça fait le buzz

Vous êtes un néologisme.

La synchronicité

Vous êtes une figure de style.

L'ellipse

Vous êtes un livre à inscrire d'urgence au programme scolaire.

Les évasions célèbres

Vous êtes un bon sujet de roman.

Le suicide du néolibéralisme

Vous êtes une série télé.

Les Shadoks

Vous êtes un best seller inavouable.

Le catalogue Ikea

Vous êtes Ministre de la Lecture. Votre premier engagement ?

Démissionner dans l'heure

Vous êtes plutôt serial lecteur ou lecteur sérieux ?

Oui, plutôt

Vous êtes le roman d'un Romand.

Farinet ou la fausse monnaie

Vous êtes votre épitaphe littéraire.

Tant pis pour lui

Vous êtes une action de guerilla littéraire.

Un entartage de pompeux cornichons

Vous êtes un classique d'autrefois.

Guerre et Paix

Vous êtes un classique de demain.

Outremonde

Vous êtes un souvenir.

À l'ombre des jeunes filles en fleur



DANIEL MAGGETTI

La Veuve à l'enfant, éditions Zoé, 144 pages

Brève biographie

Né le 24 janvier 1961, à Intragna (Tessin), Daniel Maggetti est écrivain et directeur du Centre de recherches des Lettres romandes de l'Université de Lausanne. Il est à ce titre collaborateur de plusieurs projets d'édition critique de textes, notamment des romans de C. F. Ramuz dans la Bibliothèque de la Pléiade, ou des Œuvres complètes du même auteur aux Editions Slatkine. Auteur de nombreuses études portant sur l'histoire de la littérature en Suisse romande, il est également auteur de romans, récits et poèmes. *Chambre 112* est couronné, en 1998, par le Prix Michel-Dentan, quand *Les Créatures du Bon Dieu* (tous deux publiés aux Editions de l'Aire), se voit décerner le 21e Prix Lipp Suisse.

Le point de vue du comité de lecture

Au XIX^e siècle, dans une vallée reculée du Tessin, Anna Maria voit arriver le nouveau curé du village, don Tommaso. Il vient du Piémont, en disgrâce auprès de sa hiérarchie. Plutôt raffiné et intellectuel il n'a aucune envie d'être là, et l'année à venir l'angoisse. La cure n'a pas l'envergure des maisons bourgeoises de Turin; dans cette vallée, l'hiver y est rude, l'été suffocant, sans parler des habitants aux manières bourrues.

Anna Maria, veuve vivant seule avec un jeune garçon, sera chargée de l'entretien de la cure. Une entente muette va se faire ressentir entre elle et le curé, et peu à peu l'énigmatique femme se confiera. Le curé pourra ainsi, petit à petit et avec l'aide des anciens registres de la commune, reconstituer son arbre généalogique et son histoire.

Entre récit véridique – Anna Maria ayant existé – et imagination, l'écriture de Maggetti, mêlée du dialecte de ses origines tessinoises, donne une vision très réaliste de la vie de ce village. Généalogies touffues, histoires familiales côtoyant le banditisme, rancunes et amours cachés font de ce récit une lecture passionnante.

Mais que deviendra le curé après une année d'exil forcé ?

Véronique Rossier

Verbatim

« Avec son talent de conteur et sa maîtrise du style indirect libre – permettant au lecteur d'entendre parler les personnages –, Daniel Maggetti signe avec *La Veuve à l'enfant* un joli roman, qui cultive l'entre-deux et n'aboutit pas là où on l'attend. »

Marianne Grosjean, *La Tribune de Genève*

« Il faut savoir se laisser emporter par ce passionnant dialogue, entre un homme curieux, fiévreux, de comprendre ce qui n'est pas dit, et cette femme mûre qui remonte pour lui le fil de ses souvenirs, se refusant parfois puis cédant enfin. Il faut savoir se laisser surprendre par ce langage fin et intelligent, par ces longues phrases ponctuées de mots de dialectes qui nous sont étrangers. Il faut savoir s'intéresser à cette histoire inconnue, cette époque où les Suisses partaient plus loin que leurs montagnes, où ces fiers égoïstes laissaient aux femmes le devoir de s'occuper des enfants mourant trop jeunes par manque de pain. »

Amandine Glévarec, <http://litterature-romande.net>

« La prose de Daniel Maggetti est ample et rapide, ses phrases – sinueuses – se déploient en longs paragraphes, blocs parfaitement sculptés dont le rythme et la limpidité évoquent un torrent de montagne, comme s'il avait capté la voix de la vallée. Impression sensuelle accentuée encore par son usage de termes en italien et dialecte tessinois, langue de l'enfance, qui donnent à cette pulsation intime une résonance profonde. »

Anne Pitteloud, *Le Courrier / Bonnes feuilles* (<http://annepitteloud.dosi.ch>)

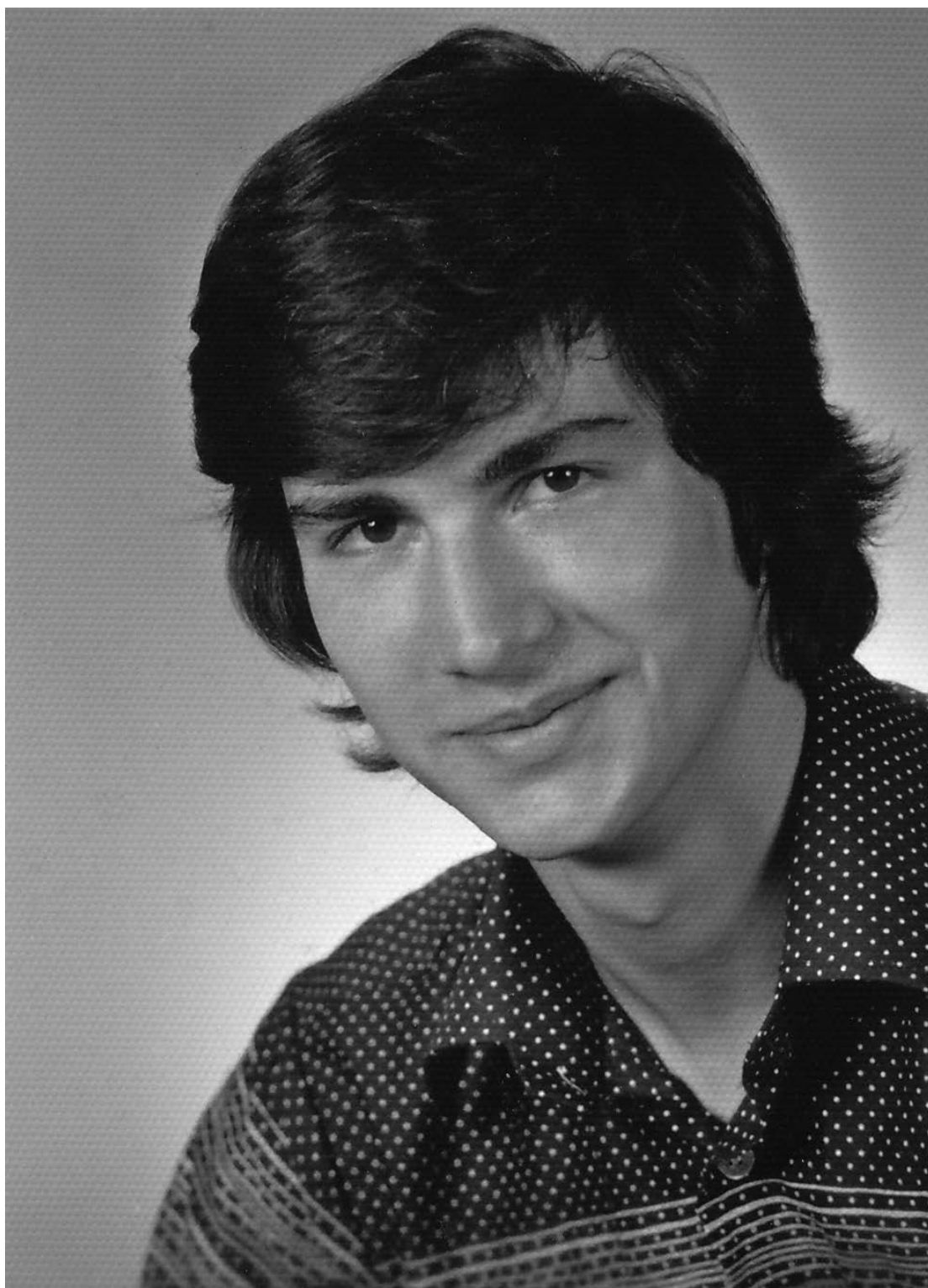
Quand j'avais 17 ans... par Daniel Maggetti

En partance

Que pouvait-il penser de nous tous qui étions en équilibre entre l'âge ingrat et l'âge de l'ingratitude, *il brofessore di madematica*, padre Gaspare F., dont la lumière de l'après-midi dessinait l'ombre épaisse sur le mur jaune de la salle de classe ? Nous avons mis longtemps à découvrir ce que signifiait le sigle qui accompagnait systématiquement sa signature, même à la dernière page des travaux écrits d'algèbre, O. S. B., nous en avons imaginé, des explications saugrenues, avec leur inévitable *strascico* d'allusions lourdement graveleuses, poussée hormonale et enfermement s'additionnant pour faire tourner les esprits pire encore. On ne saura jamais quelle image il se faisait de nous, le vieil homme au crâne recouvert d'un gazon blanc et dru, il devait avoir été roux, dans son autre vie au bord du *Vierwaldstättersee*, lorsqu'il s'appelait encore Melchior et qu'il gardait les veaux tout près du Muotathal, nous n'avons jamais percé le secret de ce troc de prénoms de Rois Mages, peut-être que sur son lit de mort, dans la maison de retraite des O. S. B. hors d'usage, on aura fini par lui dire Balthasar, était-ce là son rêve d'enfant, longuement caressé, jamais réalisé ? Il était presque le dernier de son espèce, un seul compère dans toute l'école à cloître et à bananier, plus jeune, l'autre, et promis à un brillant avenir, si la pourpre est pour les cardinaux, quelle est la couleur des évêques ?, mais *davon später*, pour l'heure, il donnait des cours de français et chaque fois qu'on lui en donnait l'occasion il chantait *Vergin dolcissima* comme un rossignol bien que nous l'eussions affublé du surnom de *struzzo*, rapport à la craie qu'il avalait en donnant un rapide coup de langue à ses doigts lorsqu'il effaçait le tableau noir.

Le Monte Verità surplombait le bourg, nous nous y ébrouions parfois pendant les cours de gymnastique, en huit ans d'*istituto*, pas un mot ne fut consacré aux hôtes anciens de cette colline enchanteresse, les *balabiott* qui s'exposaient au soleil naissant étaient pour sûr des brûleurs de soutanes hautement dangereux pour nos âmes blanches comme lys. Peut-être même étaient-ils coupables de la crise des vocations, trois lustres au moins qu'elle durait, il avait fallu admettre des laïcs parmi les enseignants, quelques-uns étaient même mariés, et jusqu'à des femmes, voyez-vous ça, pour sûr que *l'esimio fondatore* dont on commémorait les largesses par une matinée de congé avec messe obligatoire s'était retourné dans sa tombe lorsqu'avait franchi le seuil de la *virtutis palaestra* la blonde professeure native de Charleville-Mézières qui est cause de tout ceci, c'est sa faute si Arthur a détrôné Giacomo, que *bientôt nous plongerons dans les froides ténèbres*, que les *capei d'oro a l'aura sparsi* ont été coupés. La voilà cependant comme les autres au milieu de silhouettes que je peine à ne pas caricaturer, c'est tout ce qu'il me reste de cette année où, à la rentrée, nous avons pris nos quartiers à l'étage du *liceo*, il aurait fallu monter plus haut pour deviner l'horizon qui existait pourtant au-delà du périmètre du *pontificio collegio*, mais la cage s'entrouvrait enfin, juchés sur le parapet, le dos appuyé à une colonne, on fermait les yeux pour humer la brise du lac qui nous chuchotait des messages d'avenir en nous apportant des brumes d'ailleurs, on le savait maintenant que ça finirait par se produire, *Départ dans l'affection et le bruit neufs*, dix-sept ans, le compte à rebours avait commencé.

(Daniel Maggetti a eu 17 ans en 1978.)



Le portrait chinois

Vous êtes un incipit plus ou moins célèbre.

« Nous étions à l'étude ».

Vous êtes un livre à ne pas mettre entre toutes les mains.

Justine ou les malheurs de la vertu.

Vous êtes un livre de chevet.

Le Manuel d'Épictète.

Vous êtes un mot à la mode insupportable.

Au final.

Vous êtes une figure de style.

L'ironie.

Vous êtes un livre à inscrire d'urgence au programme scolaire.

L'Odyssée.

Vous êtes une série télé.

The Killing.

Vous êtes plutôt serial lecteur ou lecteur sérieux ?

Serial lecteur, hélas.

Vous êtes le roman d'un Romand.

D'une Romande, plutôt : Châteaux en enfance de Catherine Colomb.

Vous êtes votre épitaphe littéraire.

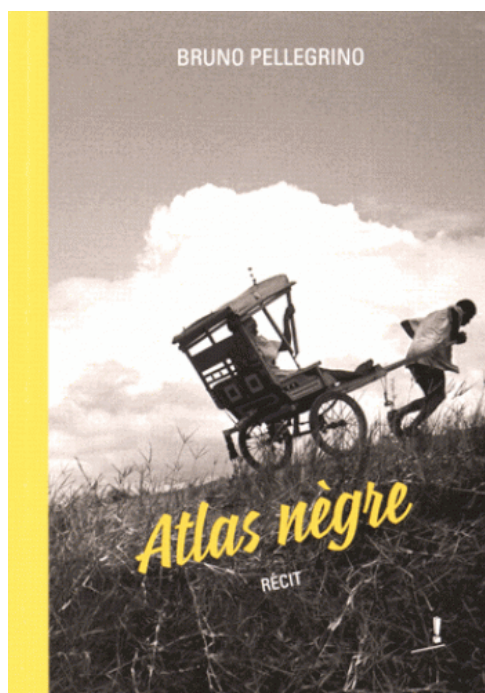
Que de mots inutiles !

Vous êtes un classique d'autrefois.

Phèdre.

Vous êtes un classique de demain.

Vies minuscules de Pierre Michon.



BRUNO PELLEGRINO

Atlas nègre, éditions Tind !, 202 pages

Brève biographie

Né le 19 août 1988 à Morges, Bruno Pellegrino est élève du Gymnase du Bugnon, passionné de littérature lorsqu'il remporte le Prix Latourette, qui récompense depuis 1958 la meilleure dissertation du canton. Étudiant en Lettres et en sciences politiques à Lausanne, il écrit des critiques littéraires pour la revue littéraire romande *Le Passe-Muraille*.

En 2011, il reçoit le Prix du jeune écrivain 2011. Son recueil de nouvelles *L'idiot du village et autres nouvelles* est publié par les Éditions Buchet Chastel.

Auteur d'un mémoire sur Bertil Galland, il publie *Atlas nègre*, son premier roman, en automne 2015 aux Editions Tind !

Il vit à Poliez-Pittet et est membre du collectif AJAR.

www.jeunesauteurs.ch

Le point de vue du comité de lecture

De Madagascar à Tokyo; une apostrophe sur la carte du monde.

Du Sud à l'Est, le héros nous guide surtout au gré de ses caprices, de ses tentations, et de ses contradictions. Le désenchantement du voyage humanitaire fait place aux rencontres, à la route et à la vie. Ensuite, la succession des panoramas sibériens puis des lassitudes pékinoises sont autant d'abîmes qui sépareront fatalement l'union enfin (déjà?) retrouvée.

Le texte est parsemé de croquis au fusain qui semblent avoir été griffonnés à la va-vite, sur ses genoux en attendant le bus pour « Tana » ou le train pour Krasnoïarsk.

C'est le récit de voyage d'une nouvelle génération d'aventuriers qui, s'ils ont toujours leur écran pour leur rappeler ce qu'ils laissent ou ce qu'ils cherchent, n'en ressentent pas moins le vide du superficiel pixellisé, par opposition à la chaleur grouillante et multicolore des rues d'Antananarivo. Et puis quand l'image (re)devient enfin matière, c'est trop souvent une désillusion.

Noé Allegrezza

Verbatim

« Ecrit à la troisième personne du singulier, donc avec distance et ironie, *Atlas nègre* est un document intéressant sur la sociologie des routards version 2015, qui marient humanitaire et applications de coachsurfing. Désenchanté, doux, mélancolique, acide, c'est surtout un roman de formation qui raconte l'éternelle quête de sens des grands enfants. »

Isabelle Falconnier, *L'Hebdo*

« À 27 ans, le lauréat du prix du Jeune Ecrivain de langue française en 2011, et membre de l'AJAR (Association des jeunes auteurs romands), publie un premier roman en mode *roadtrip* introspectif, entremêlant le portrait d'une intimité en crise et la saveur du carnet de route. La rumeur du monde s'y invite sous la forme d'observations, de flot de choses perçues – l'énumération rythmant une prose bien tenue, finement descriptive, avec ici et là une image qui lui donne sa densité poétique. »

Maxime Maillard, *Le Courrier*

« Si la tonalité générale est désenchantée, le regard ne manque pas d'humour et d'autodérision. (...) À la dernière page, dans la dernière chambre, un petit pain de savon sèche sur son papier d'emballage: un clin d'œil à Nicolas Bouvier ? Quoi qu'il en soit, *Atlas nègre* s'inscrit sans prétention et avec talent dans cette filiation. »

Isabelle Rüf, *Le Temps*

Quand j'avais 17 ans... par Bruno Pellegrino

La forme d'une ville

Mes dix-sept ans ont pris la forme d'une ville. J'y suis arrivé en août, une semaine avant mon anniversaire, avec mes parents, en voiture. Nous avons fait une pause sur une aire d'autoroute, je m'étais dit que j'allais passer un an dans une ville que l'on ne pouvait pas rallier d'une traite. La dame qui me louait la chambre nous a prévenus, en français : elle en avait fini avec l'éducation de ses propres enfants, elle n'avait pas l'intention de recommencer, il faudrait que je me montre responsable et indépendant, adulte.

La chambre ne se trouvait pas dans l'appartement, mais au dernier étage de l'immeuble, sous les toits — une chambre de bonne, m'a expliqué mon père. Les toilettes étaient situées sur le palier, au bout du couloir, il n'y avait pas d'eau chaude ; je n'avais pas l'habitude de me raser, je m'écorchais le visage. Une bonne partie de mes dix-sept ans a eu lieu dans cette mansarde éclairée par une fenêtre dans le toit, sur ce lit étroit où j'ai dû lire une centaine de livres, sur le canapé où je m'endormais en pleine journée (par la suite, on a soupçonné une mononucléose), à ce bureau où j'ai vécu mes premiers marathons de séries américaines, que je regardais en allemand, pour me faire l'oreille.

L'année de mes dix-sept ans, j'ai tenu une sorte de journal, un cahier Clairefontaine bleu, papier velouté 90g/m², acheté pour l'occasion. J'y ai collé mon premier billet de tram et une photo-passeport. Mais ce qui, aujourd'hui, me parle le mieux de mes dix-sept ans, c'est la forme de cette ville. Dès mon arrivée, j'en avais fixé une grande carte au mur de ma chambre, une carte en couleurs que je possède toujours, déchirée aux pliures et rongée dans les angles. Je ne la consulte jamais. Les vues interactives et impersonnelles de Google Maps suffisent à générer du souvenir.

Eggfluhstrasse dreizehn — mon adresse, une rue courte, verte et jaune, une sonorité qui n'a jamais rien perdu de son étrangeté. La station de tram la plus proche s'appelait Zoo-Dorenbach, mais j'ai assez peu utilisé les transports publics cette année-là, j'ai tout fait à pied. Je longeais le zoo pour aller en cours, une zone sauvage qui sentait le bouc, le fauve, j'entendais parfois des cris d'animaux se mêler à celui du trafic. Même si j'avais toujours beaucoup marché, à la campagne où j'ai grandi, dans cette ville mes forces se sont décuplées, j'ai parcouru des centaines de kilomètres dans ses rues, je l'ai arpentée, moins pour m'y déplacer que pour en prendre la mesure.

Mes dix-sept ans, cette ville, c'est une question de noms de lieux :

- Gymnasium am Münsterplatz, ses vieilles salles de classe, ses cours intérieures, ses portes et ses escaliers dérobés, et les fenêtres qui donnaient sur les tours rouges de la cathédrale

- Barfüsserplatz, centre nerveux du territoire, on se donnait rendez-vous devant le McDonald's, et de là on rayonnait

- St. Jakob, le parc où, le samedi matin, avait lieu la leçon de gym, un enfer, ce foot toutes les semaines sur la pelouse humide, derrière le stade

- olymp&hades, la librairie coincée dans un immeuble ancien, dont tout le premier étage était occupé par la littérature en langue française

- la piscine Rialto, où j'allais faire des traversées pour me dégourdir les muscles, et où j'observais attentivement l'attitude des hommes au vestiaire, ceux qui se dépêchaient, ceux qui prenaient leur temps, leur linge sur l'épaule, insoucieux de leur nudité

— et pendant que j'existais dans ces lieux, ma vie se faisait, je téléphonais à J., je lui envoyais des lettres en Australie, j'ai fini par rompre, je me suis mis avec V. tout en étant très troublé par A., M. et surtout C., qui ne m'aimait pas trop, je crois.

Mais c'est au bord du Rhin que j'ai passé l'essentiel de mes dix-sept ans, emmitouflé ou torse nu, en groupe, seul, à deux, au pied du Wettsteinbrücke ou sur les marches de la rive nord. Le Rhin a irrigué mes dix-sept ans, leur a donné couleurs et sons, matières et odeurs, une impulsion, une direction. Mes dix-sept ans se sont noués dans la boucle de ce fleuve et après ça, plus rien n'a été pareil.

(Bruno Pellegrino a eu 17 ans en 2005.)



Le portrait chinois

Vous êtes un tweet en 140 caractères max.

Je suis inscrit sur Twitter depuis 3 ou 4 ans, n'ai aucun follower ni jamais rien tweeté. J'ignore combien font 140 caractères (ça fait ça).

Vous êtes un incipit plus ou moins célèbre.

« Un jour, j'étais âgée déjà, dans le hall d'un lieu public, un homme est venu vers moi. Il s'est fait connaître et il m'a dit : “Je vous connais depuis toujours. Tout le monde dit que vous étiez belle lorsque vous étiez jeune, je suis venu pour vous dire que pour moi je vous trouve plus belle maintenant que lorsque vous étiez jeune, j'aimais moins votre visage de jeune femme que celui que vous avez maintenant, dévasté.” » Marguerite Duras, *L'Amant*

Vous êtes un livre à ne pas mettre entre toutes les mains.

Jean Genet, *Journal du voleur*

Vous êtes un livre de chevet.

Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*

Vous êtes une application mobile idéale.

Je sers à générer automatiquement des autoportraits sous forme de tweet (140 caractères max, soit précisément la longueur de cette phrase).

Vous êtes un mot à la mode insupportable.

Radicalisation

Vous êtes une figure de style.

Moi, l'anacoluthé, si je ne m'abuse, j'aime beaucoup ça.

Vous êtes une série télé.

Quelque part entre *Gossip Girl* et *Game of Thrones*

Vous êtes un best seller inavouable.

Amélie Nothomb, *Biographie de la faim*

Vous êtes Ministre de la Lecture. Votre premier engagement ?

Démanteler mon ministère et laisser les gens faire ce qu'ils ou elles veulent.

Vous êtes le roman d'un Romand.

D'une Romande, en l'occurrence : Anne-Lise Grobéty, *La Corde de mi*

Vous êtes une action de guérilla littéraire.

Si vous le dites.

Vous êtes un classique d'autrefois.

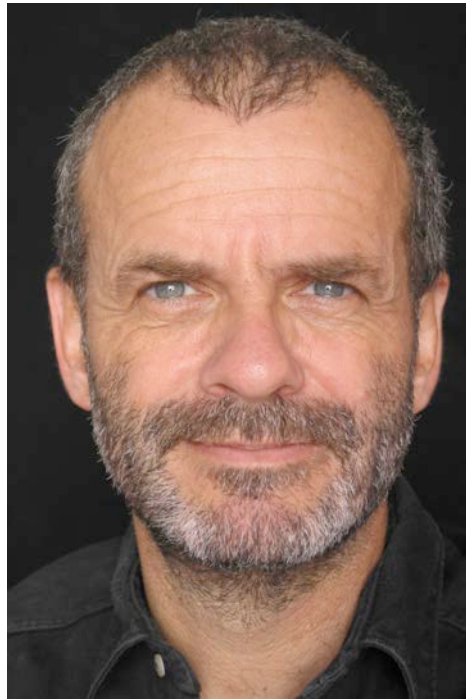
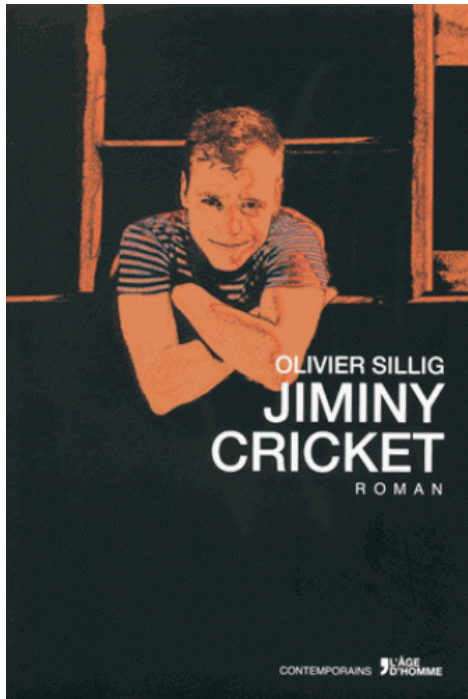
Emily Brontë, *Wuthering Heights*

Vous êtes un classique de demain.

Maylis de Kerangal, *Naissance d'un pont* (Ed. de l'Olivier)

Vous êtes un souvenir.

Train de nuit pour Berlin. Voyage de bac, j'ai dix-huit ans, c'est la première fois que je m'aventure si loin au nord du monde. Toute la classe est là, mais je ne revois pas les visages. Je ne sais plus si on joue aux cartes, ni ce qu'on se dit. On dort. Au réveil, il me faut un moment pour me rappeler où je suis. Je sors du compartiment, et derrière les fenêtres du couloir, je vois pour la première fois le jour se lever sur l'Allemagne du Nord. Je ne sais pas encore que c'est la première fois, et qu'il y en aura d'autres.



OLIVIER SILLIG

Jiminy Cricket, éditions L'Âge d'homme, 179 pages

Brève biographie

Né le 18 mai 1951 à Lausanne, Olivier Sillig est un psychologue, informaticien, artiste peintre, cinéaste et écrivain vaudois. Après avoir fréquenté les Beaux-Arts à Londres, il fait des études de psychologie, avant de devenir programmeur analyste, peintre, scénariste et réalisateur.

Après son premier roman, *Bzjeurd*, paru en 1995 à l'Atalante, il publie plusieurs autres textes aux Editions Encre Fraîche, comme *La Marche du Loup*, *Deux bons bougres* et *Lyon, simple filature*, en 2008, qui obtient le Prix Bibliomedia.

Publié chez Bernard Campiche éditeur, *La Cire perdue* a reçu le Prix Coup de cœur Lettres frontière 2010.

www.oliviersillig.ch

Le point de vue du comité de lecture

Une nostalgie douce court en filigrane dans ce roman où la violence brute s'infiltré, enfle inexorablement et finit par triompher.

Un jeune Anglais tombe en panne avec son vieux minibus – volant à droite – sur les routes de l'Aveyron, en 1974. Alors qu'il pousse son bus jusqu'au prochain village où il espère trouver un garage, il a brusquement l'impression que le bus est plus léger. Un ange blond-roux, un elfe pâle et tacheté - Jérémie, que le narrateur rebaptise immédiatement Jiminy Cricket – pousse de concert. Jiminy

entraîne le narrateur dans sa communauté où l'on partage tout, même ses partenaires. Dans cette campagne perdue au fin fond de la France, Jiminy accueille les uns et les autres, se frottant à chacun comme un chat. Mais ce ne sont pas les histoires de cul qui auront raison de la communauté. Avec une précision visionnaire, le narrateur affirme : « Ici, c'est l'instinct de propriété, pas le cul, qui nous anéantira. »

La fin tragique de l'histoire laisse sur le carreau l'illusion d'une vie de partage possible. Jiminy, lui, y laissera sa peau.

Anne-Marie Cornu

Verbatim

« Conscient d'avoir vécu une de ces emprises que la lecture peut offrir, on referme *Jiminy Cricket* en gardant vifs des regards, une atmosphère, un hameau abandonné où un jeune homme a aimé et s'est perdu. Une démonstration de la force du récit. »

Lisbeth Koutchoumoff, *Le Temps*

« Au-delà des péripéties érotiques puis dramatiques, ce roman a pour personnage principal un « météore », un jeune homme voué à brûler prématurément ses ailes, comme si c'était trop beau pour que l'enchantement dure. »

Marc-Olivier Parlatano, *Le Courrier*

« L'histoire de ce jeune homme, innocent, prêt à tout pour sauver son idéal, est une fleur, une offrande, à la gloire des rêveurs. Rien ne vous choquera, car tout est bleuet. Et d'un coup, en ces temps troublés, je vous le répète, l'envie de communier, à votre tour, naîtra en votre cœur. Un livre comme une offrande, l'occasion de découvrir un Sillig plus humain que jamais, une belle lecture, pour un beau moment. »

Amandine Glévarec, <http://litterature-romande.net>

Quand j'avais 17 ans... par Olivier Sillig

Arboriculture

Tilleuls verts sur la promenade, a dit le Poète ? Des tilleuls. Tilleuls ? des arbres, l'ado savait. Qu'on en buvait en décoction, ça non, à dix-sept ans pourtant. Et ormes ? des arbres aussi, quelle tête ? aucune idée, le nom c'est un peu comme homme. Homme, l'est-il, l'est-il pas ? Et charmes ? des arbres aussi – plus tard il entendra qu'il en avait, charme, du charme, mais là il est sourd. Et trembles ? des arbres aussi ? possible. Mais tremble, il connaît. Ça ne se voit pas, mais tremble, ça il fait. Il tremble, il tremble, il tremble. Si cela ne se remarque pas tant, c'est qu'il se la joue boute-en-train, fanfaron, gai luron. Gay, un arbre ? Et lui, l'est-il ? Il tremble. Il tremble à cause de la bombe atomique. Il tremble à cause des prémices du no futur. À cause des filles. À cause des garçons. À cause de lui-même. À cause de son sexe – pourtant il n'a plus sept ans, il ne croit plus que si, en cours de route, il s'arrête de pisser, son sexe tombera ou qu'il mourra. Ce sexe, il ne sait pas quoi en faire. À l'époque, la maison d'édition biblique La Bonne Semence il ne connaît pas ; et comme on n'en parle pas, quand le soir, au lieu de lire la bible en cachette sous ses draps, cette semence il la répand, il a honte et tremble. Il tremble aussi pour la beauté d'un citron coupé en deux, celle d'une sculpture que la mer a ciselée en dentelles en creux dans la falaise, de la lune, la flûte indienne et la fatigue sur un lac étal. Il tremble délicieusement pour l'idiot, ses souris et les femmes dans Steinbeck, pour un récital de Brassens sur *Europe 1* dans la friture de son transistor, le bourdonnement de la chaudière et le rouge inactinique de son laboratoire photo. Etc. etc. etc.

Et un matin, un matin de ses trente-huit ans, il se réveille – c'est comme s'il avait neigé mais il n'a pas neigé, c'est comme si c'était un dimanche mais ce n'est pas dimanche, tout est étouffé, ouaté. Il ne tremble plus, il a finit de trembler. Commence alors une longue période de désespoir.

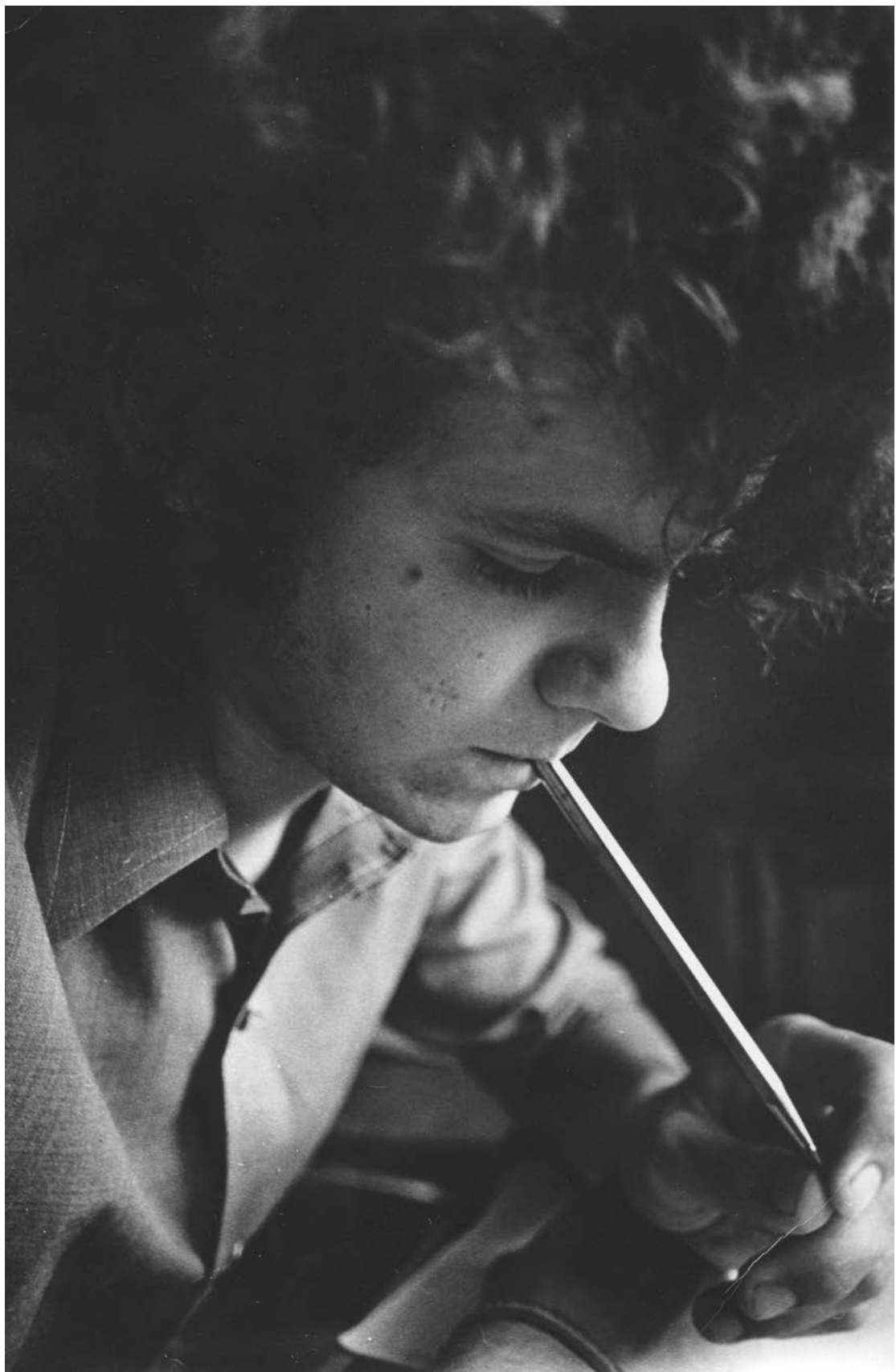
Peu de gens ont un métier qui leur permet de mettre en musique leurs pleurs, a dit Tournier, l'écrivain. Pas du kleenex, des histoires, de vraies histoires à mille milles de ces pleurs mais quelque part toute proches et qui les éclairent. Stupeur et tremblements. Et les pleurs tarissent. Que reste-t-il alors ?

Chez les humains, coexistent trois espèces totalement différentes : Les petits enfants. Les très petits enfants et leur temps infini. Mais ça, on ne peut pas savoir, on ne se rappelle pas, pas du tout, peut être juste une intuition tardive, le souvenir de l'éternité des grandes vacances d'été.

Les adultes.

Et les ados. Il fait des animations slam dans les classes d'interlude avant l'apprentissage. Ils ont dix-sept ans, ils ne sont pas sérieux ou ils le sont, quelquefois terriblement, ou les deux. Parmi eux, il en voit qui tremblent, et alors il se souvient. Il se souvient dans le paisible désert sans arbres de son âge, son âge de vieil adulte.

(Olivier Sillig a eu 17 ans en 1968.)



Le portrait chinois

Vous êtes un tweet en 140 caractères max.

#Sobriété : points de suspension.

Vous êtes un incipit plus ou moins célèbre.

T'en veux encore Simone ?

Vous êtes un livre à ne pas mettre entre toutes les mains.

L'annuaire téléphonique.

Vous êtes un livre de chevet.

Deux annuaires téléphoniques, comme cale-pied d'un lit verolé.

Vous êtes une application mobile idéale.

La Sourdine.

Vous êtes un mot à la mode insupportable.

Selfie chinois.

Vous êtes un néologisme.

...

Vous êtes une figure de style.

L'apocope (miné par tous ces apocopes, tous ces "e" de fins de phrase que son patient avale dans l'albumine de ses glaires...)

Vous êtes un livre à inscrire d'urgence au programme scolaire.

L'annuaire téléphonique.

Vous êtes un bon sujet de roman.

Le portrait chinois.

Vous êtes une série télé.

H

Vous êtes un best seller inavouable.

L'annuaire téléphonique.

Vous êtes Ministre de la Lecture. Votre premier engagement ?

Démissionner.

Vous êtes plutôt serial lecteur ou lecteur sérieux ?

Serial sériel.

Vous êtes le roman d'un Romand.

Inertie (Dunia Miralles, Ed. L'Âge d'homme)

Vous êtes votre épitaphe littéraire.

Fin.

Vous êtes une action de guérilla littéraire.

La page blanche.

Vous êtes un classique d'autrefois.

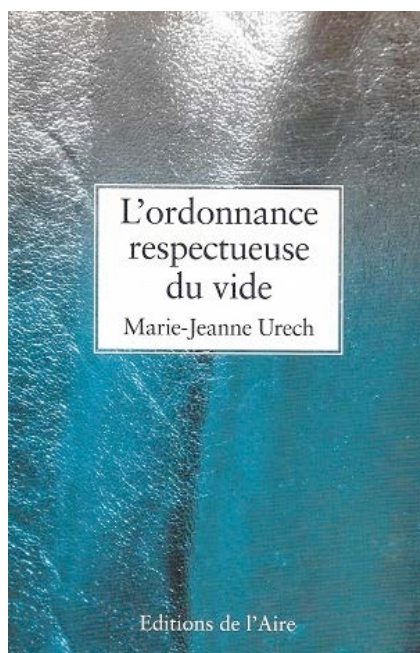
La pierre de Rosette.

Vous êtes un classique de demain.

La pierre de Rosette.

Vous êtes un souvenir.

Les lectures intra-utérines de mon portrait chinois.



MARIE-JEANNE URECH

L'ordonnance respectueuse du vide, éditions de l'Aire, 184 pages

Brève biographie

Marie-Jeanne Urech, née à Lausanne en 1976, poétesse depuis toujours, a commencé par une carrière dans le cinéma, après un diplôme de réalisatrice à la London Film School. Après trois longs métrages documentaires, elle s'est tournée vers l'écriture. Depuis un premier recueil de nouvelles, *Foisonnement dans l'air*, paru à L'Aire en 2003, elle enchaîne recueils de nouvelles (*L'amiral des eaux usées*, *Le train de sucre*) et romans (*La salle d'attente*, *Le syndrome de la tête qui tombe*, *Des accessoires pour le paradis*, *Les valets de nuit*) qui lui valent le Prix Rambert et le Prix Bibliomedia.

www.marie-jeanneurech.com

Le point de vue du comité de lecture

C'est en plein carnaval qu'un étranger – le premier depuis des temps immémoriaux – fait son apparition dans la ville isolée de Z. De ce jeune homme, dont la main gauche est barrée d'une énigmatique cicatrice encore rose, on ignore presque tout, jusqu'à son nom de baptême. Significativement rebaptisé Modeste, il trouvera un logement et s'établira comme « artisan-meublier », malgré l'accueil peu engageant que lui réserve cette bourgade à l'« opulence discrète, mais ravageuse ».

La ville de Z, ses innombrables chantiers hérissés de grues qui paraissent avoir remplacé les arbres, ses citoyens pragmatiques et crédules, son « Mairesse » au sexe incertain et surtout son bienfaiteur mystérieux, Monsieur Island, se révélera assez

rapidement un faux paradis de l'immobilier (et du mobilier). Seule une poignée de religieuses à l'agonie élèvent leurs voix contre la corruption et la vacuité de cet univers factice, dans la mesure de leurs faibles moyens. Modeste quant à lui s'entête à détonner en réalisant de manière de plus en plus frénétique des meubles dont personne – à par Elytre, sa jeune fiancée muette, et la Mère supérieure – ne veut.

Ce récit à la langue espiègle, oscillant entre le réalisme magique d'un Garcia Marquez et le conte de fées désillusionné, peut dans un premier temps désarçonner par son caractère fantaisiste. Mais cette apparente légèreté, comme les immeubles de luxe de Z, n'est qu'une façade. Derrière un humour qui peut parfois sembler potache pointe une ironie cinglante, et la dimension allégorique de la fable ne laisse pas le lecteur se méprendre bien longtemps sur les cibles, celles-là bien réelles, que vise Marie-Jeanne Urech dans *L'Ordonnance respectueuse du vide*.

Eva Baehler

Verbatim

« Satire des paradis fiscaux, inspirée d'un séjour de l'auteure à Zoug en Suisse, l'œuvre critique ces villes fantômes, servant uniquement de boîtes aux lettres, ces villes au luxe apparent, sans vie, avec, peut-être, le souhait de Marie-Jeanne Urech de les voir disparaître, englouties par un glacier...

La langue est simple, les phrases sont courtes et percutantes. Et nous oscillons entre un sourire amusé par l'humour noir de l'auteur et un malaise désagréable face à cette ville étrange. »

Laetitia Laizin,
<http://francographies.com>

« Tout n'est pas sombre dans cette histoire édifiante. Modeste rencontre Elytre, qui sera la couleur de son âme et son avenir, comme toute femme l'est pour l'homme selon le poète. Son amour pour sa bien nommée, lui donnera même des ailes le moment venu de s'éclipser. Tout n'est pas sombre non plus parce que Marie-Jeanne Urech est volontiers ironique et que, de ce fait, l'adjectif satirique convient bien à son conte d'aujourd'hui. »

Francis Richard, www.francisrichard.net

« Après s'être attaquée au commerce des matières premières dans *Le Train de sucre*, avec *L'Ordonnance respectueuse du vide* Marie-Jeanne Urech interroge très directement ce paradis fiscal à l'hospitalité variable qu'est devenue la Suisse. Développée sur un ton comique, la critique est explicite, excessivement parfois. Outre le choix de ce sujet peu traité littérairement, c'est l'usage créatif de la langue qui fait la richesse de ce nouveau livre, à l'image de son titre aussi intrigant qu'évocateur. »

Nathalie Garbely, www.viceversalitterature.ch

Quand j'avais 17 ans... par Marie-Jenne Urech

« Tu verras, il y a un train fantôme qui traverse une église ! »

Ces quelques mots d'un camarade de classe, plus rapide que moi à débiter une lecture obligatoire, m'ont ouvert les portes d'un univers où toute chose devient possible. J'avais 15 ans. Le train fantôme circulait entre les pages du roman *L'écume des jours* de Boris Vian. Après Zola, Hugo, Flaubert, découvrir Vian, c'était comme ouvrir la fenêtre d'une pièce capitonnée, une fenêtre sur un monde où les objets s'animent, les expressions sont prises au pied de la lettre, les normes renversées et où les mots deviennent un terrain de jeu et d'expérimentation. J'avais 15 ans et cette alternative à une réalité bien carrée m'a tout de suite conquise. J'ai commencé à écrire des poèmes satiriques dans lesquels chaque mot était l'occasion d'un jeu, parfois tiré par les cheveux, abstrait ou trop compliqué, mais l'essentiel, c'était de s'amuser. Écrire sur le quotidien, sur les choses qui nous touchent, nous choquent, tout en s'amusant, voilà ce que j'aimais. L'année suivante, un cours sur le dadaïsme me révéla que Boris Vian n'était pas le seul de son espèce, mais qu'avant lui, d'autres artistes avaient renversé les conventions, détourné des objets, joué avec la réalité, inventé une manière de créer où l'imagination était reine. J'avais été particulièrement fascinée par une œuvre de Kurt Schwitters, *l'Ursonate*, une sorte de poème sonore composé d'onomatopées et qui commençait ainsi : « Fümms bö wö tää zää Uu pögiff, kwii, Ee ». Là encore, on s'échappait des modèles classiques pour atteindre les rives d'un nouveau monde, rempli d'humour, d'autodérision et de liberté. N'en déplaise à Christophe Colomb, pas besoin de traverser les océans pour découvrir de nouveaux mondes. À 15 ans, j'ai découvert le mien. C'est un petit paradis terrestre couvert de champs du possible, d'arbres de l'imagination, d'objets animés, dans lequel j'entre à peine je saisis ma plume. Ou plutôt, à peine je lorgne par la fenêtre de mon ordinateur.

(Marie-Jeanne Urech a eu 17 ans en 1993.)

Ce texte a été écrit à l'occasion de sa sélection pour l'édition 2012-2013.

Le portrait chinois

Vous êtes un tweet en 140 caractères max.

Biographie en cours pour faire court

Vous êtes un incipit plus ou moins célèbre.

En se réveillant un matin après des rêves agités, Gregor Samsa se retrouva, dans son lit, métamorphosé en un monstrueux insecte.

Vous êtes un livre à ne pas mettre entre toutes les mains.

...

Vous êtes un livre de chevet.

L'arrache-cœur

Vous êtes une application mobile idéale.

Celle qui me permettrait de classer ma bibliothèque de façon satisfaisante.

Vous êtes un mot à la mode insupportable.

« Au jour d'aujourd'hui » ou comment dire trois fois la même chose !

Vous êtes un néologisme.

L'Océloin

Vous êtes une figure de style.

L'anaphore

Vous êtes un livre à inscrire d'urgence au programme scolaire.

Le Prix d'Antoinette Rychner (Ed. Buchet Chastel)

Vous êtes un bon sujet de roman .

Pour éviter de se faire assassiner, il faut raconter une histoire par jour

Vous êtes une série télé.

Treme

Vous êtes un best seller inavouable.

La Bible

Vous êtes Ministre de la Lecture. Votre premier engagement ?

Inscrire le livre dans la liste des médicaments remboursés par l'assurance-maladie de base

Vous êtes plutôt serial lecteur ou lecteur sérieux ?

Lecteur sériel

Vous êtes le roman d'un Romand.

La cire perdue d'Olivier Sillig (Bernard Campiche éditeur)

Vous êtes votre épitaphe littéraire.

Avec 26 lettres, elle a créé son univers

Vous êtes une action de guerilla littéraire.

Faire pousser des livres à la place des arbres. Après tout, ils ont aussi des feuilles.

Vous êtes un classique d'autrefois.

Tandis que j'agonise de Faulkner

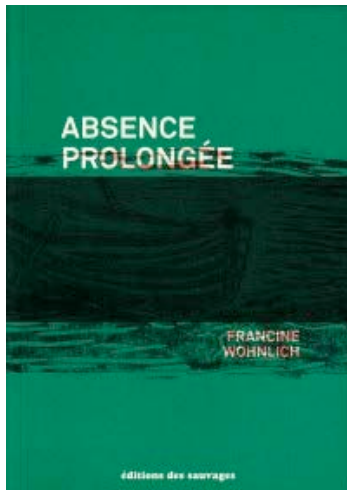
Vous êtes un classique de demain.

Le jour des corneilles de Beauchemin

Vous êtes un souvenir.

J'ai la mémoire qui flanche, j'me souviens plus très bien.





FRANCINE WOHNLICH

Absence prolongée, éditions des sauvages, 96 pages

Brève biographie

Née en mars 1971, Francine Wohnlich est comédienne, dramaturge et auteure de théâtre. Après *Larsen*, son premier roman, elle a publié *Baptiste et Angèle*, *Rwanda 2008* qu'elle a mis en scène avec une composition inédite de John Menoud. Récemment, elle a assisté Guillaume Béguin à la mise en scène de deux textes du photographe Édouard Levé au Théâtre du Grütli. Le recueil de nouvelles *Absence prolongée* est son troisième livre paru aux éditions des Sauvages. Elle vit à Genève.

Le point de vue du comité de lecture

Absence prolongée est composé de sept nouvelles dont chacun des titres mériterait qu'on s'y attarde. L'un d'entre eux, au centre du recueil, rayonne sur l'ensemble : *Décousue, unanime*. Ce texte met en scène une période charnière de la vie d'Amandine. Elle redonne vie aux objets abîmés, oubliés, en les intégrant à de nouvelles œuvres. Tout comme cette artiste offre une deuxième chance à ces fragments à priori sans grand intérêt d'une existence passée, sera-t-elle capable de le faire pour elle-même, de réagir, de se donner une impulsion tandis que sa vie ne lui convient plus, qu'elle est comme décousue ? Elle ne se sent pas entière, mais plutôt morcelée, à l'image de ses matériaux de travail. Sa vie avec son compagnon, Antoine, est un échec.

Antoine, le lecteur le connaît déjà à ce stade de l'ouvrage, il l'a rencontré dans la première nouvelle. En effet, certains personnages sont récurrents, ils gravitent dans les mêmes sphères relationnelles ou se retrouvent nez à nez au gré d'une

rencontre de hasard. La reprise de personnages permet de dépasser le cadre de la nouvelle, laisse entendre qu'une harmonie règne dans le recueil, et ce malgré une chronologie bousculée. Certains textes se déroulent en effet simultanément, d'autres comme le deuxième et le troisième sont inversés : ce dernier est antérieur au précédent. « Décousue », la gestion de la temporalité ? Possible, mais le lecteur se rend rapidement compte que les personnages ont en commun le fait d'être à des carrefours de leur existence, qu'ils font l'expérience d'un repli intime ou plutôt d'une mise à distance, d'une absence à soi, à sa vie, le temps de prendre une décision, que ce soit celle d'un changement ou le choix de continuer à vivre de la même manière qu'auparavant.

Les situations sont banales, les sentiments décortiqués sans complaisance. Une certaine froideur se dégage, due peut-être à la posture des personnages, ou encore au style de Francine Wohnlich, qui sait mettre en avant les petites cruautés et les grandes lâchetés des humains dans leur vie quotidienne – notamment en famille ou en amour –, avec une finesse et une férocité non dénuées d'humour. Finalement, dans une démarche similaire à celle d'Amandine, le lecteur est invité à réfléchir, à créer des liens, à combler les blancs, d'autant que l'auteure exploite avec efficacité l'art de l'ellipse.

Ludivine Jaquiéry

Verbatim

« Même si tous les récits peuvent être lus indépendamment – chacun est centré sur l'un des personnages –, les fils qui les relient tissent une toile légère, vaste et délicate, souple et superbement construite. Les intrigues y gagnent en relief et en profondeur, tandis que se dessine une géographie humaine où les histoires se croisent avec élégance en se jouant des frontières du temps. Et l'écriture sensible et aiguisée de Francine Wohnlich sert à merveille la finesse de son propos. »

Anne Pitteloud, *Le Courrier / Bonnes feuilles* (<http://annepitteloud.dosi.ch>)

« Après *Larsen*, son premier roman (2013), Francine Wohnlich montre les mêmes qualités d'empathie avec ses personnages, sur un mode plus acide, avec humour, souvent, les laissant s'ensabler dans leurs désirs et leurs rêves. Ce qu'on dit se noue avec ce qu'on ne peut pas dire, à peine suggéré. Les trajectoires se recoupent dans un aller et retour dans le temps. Une brise marine fait souffler l'air du large sur ce théâtre amoureux. »

Isabelle Rüf, *Le Temps*

« Subtilité de la langue, rouages dentelés de la guerre des sentiments et art de l'ellipse forment la palette que Francine Wohnlich déploie dans un travail d'écriture exigeant et non dénué d'humour. Le lecteur est invité dans l'intime de chaque trajectoire, dans ses interrogations, son envie de relever la tête ou de prendre la tangente. »

Laura Sanchez, Librairie du Boulevard

Quand j'avais 17 ans... par Francine Wohnlich

Et moi ?

Pâques. Je bénéficie d'un congé extraordinaire, je reviendrai fin août au collège. Mes parents ont décidé que nous allions faire un voyage en famille; ce sera le premier et le dernier (mon frère et moi sommes grands, disent-ils). Nous partons au Yémen avec un groupe, puis j'irai en Espagne apprendre l'espagnol. Je suis la seule jeune fille. Je jouis d'un statut hybride : je suis accueillie par les femmes qui se dévoilent devant moi et nous nous dévisageons mutuellement, heureuses et gênées. Mais comme je ne suis ni musulmane ni yéménite, j'échappe aux contraintes qui pèsent sur les femmes. Le soir, l'un des chauffeurs m'emmène chez des cousins à lui. A l'entrée, une montagne de babouches. J'y ajoute mes sandales et pénètre dans la pièce réservée aux hommes. Assis dos au mur, nous mâchouillons du qat et buvons du *Seven Up*. Le chauffeur me tend les feuilles les plus tendres qu'il sélectionne pour moi sur les branches. Aucun homme ne ricane ni ne se permet un geste à mon égard. Je suis une princesse étrangère. Avec mon compagnon chauffeur, je joue aux élastiques : nous entremêlons nos doigts et manipulons un grand élastique commun pour faire apparaître la Tour Eiffel, un piège à mouches, une figure géométrique. Il a deux femmes, je rêve de l'épouser et d'être la troisième. Dans l'avion du retour, je sanglote violemment.

Dès mon arrivée en Espagne, je reprends un à un les vingt kilos que j'ai perdus l'année précédente. Ça se fait très simplement, sans effort : mon corps disparaît. Pendant ce temps, j'apprends le castillan à Barcelone, avec hérésie.

À mon retour, ma honte est absolue. Personne n'ose aborder le sujet avec moi, tant mieux.

J'ai la mononucléose. Je dors trois mois. Mes parents me réveillent le matin avant de partir travailler, pour s'assurer que je vis encore, disent-ils. Ils partent, je me rendors. Je ne sens rien, je dors. La pédiatre m'a proposé de choisir entre un traitement à la cortisone inefficace ou ne rien faire. Sans surprise, je ne fais rien. Alors que mes copines sont emmenées chez le gynéco par leur mère pour la première fois, la mienne m'a pris rendez-vous chez une pédiatre (avant, nous allions chez le médecin de quartier). Je dors, sans trêve. Quand je reprends l'école en janvier, tout le monde m'a enterrée : je n'aurai pas ma maturité cette année. Je dois rattraper les épreuves cantonales. On m'enferme seule dans une classe vide. Je découvre qu'il est beaucoup plus fatigant de passer des exas seule, sans l'énergie des autres. Ma prof de classe m'encourage, je vais y arriver. Mes copines se sont habituées à mon absence, je n'appartiens plus au groupe. On dirait vraiment que je suis morte, et peut-être le suis-je.

Examens de maturité. Oral de français, je tombe sur Rimbaud. Devant les yeux ahuris du jury, je déclare que le poème décrit un premier émoi amoureux. Le mot les ébahit, j'aurai un 6. Je termine l'année sans projets. Je ne sais pas ce que j'aime, je ne sais pas quelle place prendre dans la vie. Je ne me sens pas capable de décider.

(Francine Wohnlich a eu 17 ans en 1988.)



Le portrait chinois

Pour des raisons personnelles que nous respectons évidemment, Francine Wohnlich n'a pas souhaité se prêter au jeu de ce questionnaire.



ROMAN DES ROMANDS

GENERATION NOUVELLE

PRIX LITTERAIRE

Crédits photos : Sedrik Nemeth, Charly Rappo, Augustin Rebetez et les auteurs
Crédits rédactionnels : Maxime Pégatoquet et les auteurs pour le Roman des Romands

N.B.: Tous nos remerciements vont aux auteurs qui contribuent à l'élaboration de ce document, d'abord en produisant un texte inédit, ensuite en répondant à notre questionnaire.